Smaragde n'est dépourvu ni de hardiesse (il étend la règle de l'analogie et multiplie logiquement à plaisir les formes en *-abus* par jeu d'esprit, p. 84), ni d'humour (il donne comme exemple de génitif *Caroli regis... fiscus*, p. 76 !), ni de quelque sens poétique (ses distiques élégiaques sont parfois besogneux, mais s'illustrent de temps en temps par des réussites). Ses bizarreries sont tout aussi rares : confusion de cas avec *cornu* pris pour un génitif (p. 76) et de voix avec *fungit*, employé pour *fungitur* (p. 89, 91), etc... A ce sujet, pourquoi le *utuntur* (p. 211, l. 179) n'aurait-il pas été traité comme un passif par Smaragde? Nos remarques, trop longues sans doute, ont pourtant à peine effleuré la masse d'informations qu'une telle publication met ainsi entre nos mains, dans les domaines de l'histoire du langage et de l'histoire de la culture.

Michel BANNIARD.

Éditions diverses.

MARCO CELIO RUFO, *Lettere* (Cic., *Fam.*, l. VIII). Testo, appar. crit., introd., versione e comm. di Alberto CAVARZERE : Brescia, Paideia Editrice, 1983, 511 pages.

Cette édition des dix-sept lettres adressées par M. Caelius Rufus à son protecteur Cicéron constitue un monument d'érudition philologique : 420 pages d'introduction, bibliographie (21 p.) et commentaire pour 45 de texte latin (et autant de traduction). Aux lettres de Rufus l'éditeur a ajouté, en appendice, les rares fragments conservés de ses discours ; on peut regretter qu'il n'ait pas cru bon de reproduire, fût-ce en petits caractères, les neufs réponses que nous possédons de Cicéron aux messages de son jeune ami.

L'introduction, très substantielle et bien informée, traite tour à tour des données biographiques (malheureusement, pour les années 51 à 49, période cruciale marquée par les prodromes de la guerre civile, par la conversion de Caelius à la cause de César et par l'échange de correspondance avec Cicéron, le lecteur doit se reporter aux indications éparses dans le commentaire), de Caelius orateur et des particularités de sa langue — c'est manifestement ce qui intéresse le plus l'éditeur —, enfin de la tradition manuscrite (p. 36, l. 9 lire *Interamna*, non *-mnia* ; p. 44, § 2, l. 3 et 12, remplacer « creditori » par « debitori » (cf. p. 469, 473 sq.).

Le texte est établi et traduit avec une grande rigueur ; dans l'ensemble, A. CAVARZERE se montre fort prudent et résolument « conservateur », hasardant un nombre infime de conjectures personnelles ; il en est d'heureuses, par exemple en 5, 3, l. 31 *Caesari ⟨iisque⟩ qui*, plus vraisemblable que *-ri ⟨et iis⟩ qui* proposé par MANUTIUS et plus économique que *Caesar ⟨iique⟩ qui*, de KAHNT, qui entraîne la correction complémentaire de *superet* en *sperent* ; en revanche, l'addition d'un *qui* en 9, 5, l. 50, devant *in accusatione*, apparaît peu convaincante, en dépit de la longue note justificative, p. 359 sq. Le latin de Caelius, primesautier et souvent elliptique, présente des difficultés d'interprétation d'autant plus délicates à résoudre que le détail des événements politiques évoqués par l'auteur ne nous est qu'imparfaitement connu ; les solutions adoptées par A. CAVARZERE sont toujours solidement argumentées et presque toujours judicieuses, même si, dans tel ou tel cas embarrassant,

on n'est pas d'accord avec ses choix ; ainsi, en 4, 1, l. 1, la correction de Burg *mirer⟨is⟩* paraît bien préférable, dans son contexte (*tam multa cottidie quae mirer⟨is⟩ istoc perferuntur*) au *mirer* des manuscrits (le saut du même au même est une faute du type le plus banal) ; — en 6, 4, l. 36 (février 50) le maintien du texte des manuscrits *nos nihil frigore frigescimus* et, corrélativement, l'interprétation de la protase *si Parthi uos nihil calficiunt* comme exprimant, de façon piquante, deux affirmations contraires à la réalité (en fait les Parthes tiennent Cicéron sur des charbons, tandis qu'à Rome règne un calme glacial), ne semblent guère recevables : il est vrai qu'en *Att.*, V, 21, 2, Cicéron évoque, vers la même date (13 février 50) la menace d'une grande offensive parthique (*hodie... maximumque bellum impendet*), mais il est douteux que Caelius ait eu vent de cette crainte — Atticus ne recevra le message de Cicéron que deux ou trois mois plus tard —, d'autre part, en février les opérations militaires sont interrompues par l'hiver et, dans la même lettre, Cicéron ne prévoit pas qu'elles reprennent avant son départ de la province, en juillet suivant (§ 9) ; — 8, 8, l. 107 : texte d'un décret du sénat autorisant la désignation comme gouverneurs de province d'anciens préteurs autres que ceux qui ont achevé leur année de préture cinq ans plus tôt ; le décret stipule que, s'il n'y a pas assez de gens remplissant cette condition, on fasse appel aux anciens préteurs de la première année suivante — *quodque collegium primum praetorum fuisset* (l. 104 sq.) — et ainsi de suite, en cas de nécessité, à ceux des années postérieures — *tum deinceps proximi cuiusque collegi qui praetores fuissent* (l. 107 sq.) — ; c'est l'interprétation de M. van den Bruwaene (*Les Études classiques*, 21, 1953, p. 24 sq.) et de D. R. Shackleton Bailey (in ed. *Fam.*, Cambridge, I, p. 406) ; d'autres (par exemple J. Bayet, in ed. C. U. F., IV, p. 61) comprennent, à tort semble-t-il, qu'on aurait recours aux préteurs des années antérieures ; A. Cavarzere combine étrangement les deux interprétations, traduisant *quodque primum* par « degli anni via via successivi » (le pluriel est inexact) et *proximi cuiusque* par « degli anni via via precedenti » (le commentaire, p. 337, n'explique pas clairement la pensée de l'éditeur) ; — 11, 4, l. 50 sq. : aucune acrobatie ne peut justifier la mise sur le même plan de *funerum* et de *ineptiarum ceterarum* dans le membre de phrase *in primis explosiones ludorum et funerum et ineptiarum ceterarum* ; il faut supposer une lacune, comme l'ont fait Constans-Bayet et Shackleton Bailey ; — en 12, 4, l. 35, la correction proposée par A. Cavarzere au texte inintelligible des manuscrits ne vaut guère mieux que celles de ses devanciers ; dans l'attente d'une amélioration décisive, une *crux* modeste serait préférable ; — 15, 2, l. 20 : nous avons proposé naguère de corriger *Bellienus uerna Demetri*, en *Bellieni u- Demetri* ; A. Cavarzere préfère la conjecture *-ni u- -trius*, ce qui est son droit, mais la raison qu'il allègue pour écarter la nôtre — « cosi il successivo '*usque quaque*' *inquis* '*se Domitii male dant*' risulta assai meno perspicuo » — ne nous paraît guère pertinente.

Une remarque d'ordre typographique, à propos du texte latin : il est paradoxal que toute suppression ou addition, ne serait-ce que d'une seule lettre, soit signalée par des crochets respectivement droits ou obliques, mais que les remplacements de lettres par d'autres ne le soient pas — par exemple

Calidius substitué à *Claudius* en 4, 1, l. 4 — ; il est vrai que les caractères italiques, couramment utilisés à cet effet, n'apparaissent pas dans le texte latin de cette édition, mais ils se rencontrent fréquemment dans l'introduction et le commentaire.

Celui-ci, très copieux et remarquablement documenté, paraîtra sans doute surabondant à plus d'un utilisateur ; soucieux de ne laisser aucun point dans l'ombre, l'éditeur multiplie les discussions, les rapprochements, les références et les citations d'auteurs anciens et modernes ; il accorde la plus grande place aux problèmes textuels, aux questions grammaticales, stylistiques et littéraires, passant un peu plus vite sur les données historiques. Sans contester la valeur et la qualité de ce commentaire, il est permis de penser qu'il n'aurait rien perdu à être resserré dans sa rédaction et allégé d'une partie des citations et de la critique des exégèses anciennes, bien au contraire. Il reste que le travail réalisé par A. Cavarzere est considérable et qu'il rendra de précieux services.

Jean Beaujeu.

Juvénal, *The Satires*, a text with brief critical notes by E. Courtney (*Instrumentum litterarum*, 1) : Roma, edizioni dell'Ateneo, SPA, 1984, 149 pages.

En 1980, le professeur E. Courtney faisait paraître un important commentaire des *Satires* de Juvénal (cf. *R. É. L.*, 59 (1981)-1982, p. 393-394), suivant pour l'essentiel le texte de W. V. Clausen ; en préface, il exprimait le regret de ne pouvoir, pour des raisons matérielles, publier un nouveau texte. Ce livre remédie en partie à cette situation. Il ne s'agit pas d'une édition critique intégrale des *Satires* : le texte de base est toujours celui de W. V. Clausen, mais il est accompagné de 230 notes, très brèves, regroupées à la fin de chaque pièce ; les vers concernés sont signalés par un sigle marginal. Ce travail, limité, attire l'attention sur les passages les plus difficiles, fait connaître les leçons et les corrections adoptées ou proposées soit par l'auteur, soit par un précédent commentateur. La présentation typographique met en évidence la structure de chaque satire, telle que la comprend E. Courtney (il s'en explique dans son commentaire), les lacunes supposées, les vers jugés interpolés, les passages restant obscurs. Cette édition est d'une franche clarté. Elle est hypercritique en d'assez nombreux points et admet des corrections certes discutables ; sur d'autres points elle se montre d'un conservatisme rigoureux, l'auteur utilisant les *cruces* plus souvent que ses prédécesseurs. Son objet essentiel est de faciliter l'utilisation du livre de commentaire ; elle n'y manque que cinq fois, ce qui est dire avec quelle attention minutieuse elle a été établie. Deux notes suggèrent, l'une, une lacune (2, 56), l'autre, une interpolation (2, 81), dont le commentaire ne dit rien ; il justifie même le sens des passages concernés. Une conjecture (*praeses*, sur *consul* ; 10, 41) est également absente du commentaire et mériterait explication. En revanche, ce dernier suggère une correction en 5, 114 (*et anseris*, sur *anseribus*) ; elle fait défaut dans la note critique. Enfin, sur un

vers difficile (8, 241 ; + *in* + *Leucade*) la note donne un bref apparat, où figure *non*, de Φ, et la correction proposée par JAHN, *sibi* ; le commentaire se contentant de la brève mention, « pas de correction plausible », il eût été quand même utile de tenter ici une explication du sens et d'examiner la leçon *non* et la correction *nisi*. Mais ce ne sont là que de bien légères réserves sur une excellente édition qui rendra des services aux utilisateurs du précieux livre de commentaire édité par E. COURTNEY.

J. GÉRARD.

Q. S. F. TERTULLIANO, *Contro Prassea*. Edizione critica con introduzione, traduzione italiana, note e indici a cura di Giuseppe SCARPAT (collection « Corona Patrum », 12) : Torino, Società Editrice Internazionale, 1985, 384 pages.

Cet important traité, dans lequel Tertullien combat le monarchianisme de Praxéas et expose sa doctrine trinitaire, avait déjà fait l'objet de la part de G. SCARPAT d'une très utile édition, avec traduction et commentaire, parue en 1959 dans la « Biblioteca Loescheriana ». Depuis cette date, les études consacrées à Tertullien se sont considérablement développées. Trois d'entre elles touchent plus directement l'*Aduersus Praxean*, celles de R. BRAUN, *Deus Christianorum* (1962, 1977²), de R. CANTALAMESSA, *La cristologia di Tertulliano* (1962) et de J. MOINGT, *Théologie trinitaire de Tertullien* (4 vol. 1966-1969). Une réédition s'avérait donc nécessaire, et il est heureux que la jeune et dynamique collection « Corona Patrum » ait pu accueillir ce *remake*.

Deux chapitres nouveaux enrichissent l'introduction : sur le vocabulaire trinitaire de Tertullien : *persona*, *substantia*, *status*, *species*, *gradus*, *forma*, *modulus*, *proprietas* (p. 84-98) et sur la composition du traité (p. 99-101). Pour le commentaire, G. SCARPAT s'est efforcé de tenir compte des recherches récentes, sans toutefois procéder à une refonte totale de son texte. Il en résulte comme une discordance de stratifications, celle de 1959 et celle de 1985.

Des erreurs ont été corrigées (par exemple, p. 152 en 5, 1, rétablissement de *sibi*). Mais quelques négligences surprennent : contrairement à ce qui est ici affirmé (et qui était déjà inexact en 1959), l'édition complète de Tertullien est achevée dans le *C. S. E. L.* ; de même, l'*Aduersus haereses* d'Irénée est complet dans la collection des « Sources chrétiennes » depuis 1982 ; la bibliographie n'est pas non plus mise à jour comme on aurait pu l'attendre.

Ces menues imperfections sont un peu irritantes, car elles étaient facilement évitables. Il reste que cette édition demeure un guide indispensable aux lecteurs de l'*Aduersus Praxean*.

Jean-Claude FREDOUILLE.

IDACIO obispo de Chaves, Su *Cronicon*. Introducción, texto crítico, version española y comentario par Julio CAMPOS Sch. P. : Salamanque, 1984.

La *Chronique* de l'évêque galicien Hydace est une des sources les plus importantes de l'histoire du v^e^ siècle, puisque l'auteur fut à la fois un témoin et un acteur des événements qu'il relate. Il y a dix ans, A. TRANOY avait donné de ce texte une édition traduite et commentée (« Sources chrétiennes »,

nos 218-219) que ne connaît pas le nouvel éditeur : sans doute, en 1974, y avait-il encore des Pyrénées. Toujours est-il que le travail de J. Campos ne rendra pas de plus grands services que celui d'A. Tranoy. La principale difficulté, dans l'édition de ce genre d'ouvrage, réside dans la concordance entre le récit et les indications chronologiques marginales. Or, sur ce point, il ne me semble pas que J. Campos ait toujours eu la main heureuse. Ainsi, p. 68, Constance III serait mort en 420, alors que, selon toutes les autres sources, il disparut le 2 septembre 421. *Ibid.* la mort d'Honorius tombe en 424, alors qu'elle est en réalité de 423. S'agit-il d'erreurs de la part d'Hydace? Les explications de ces discordances fournies par le *Commentaire*, p. 157 et 159, ne sont pas du tout satisfaisantes, et j'avoue préférer les corrections auxquelles procède ici A. Tranoy et qui supposent un simple glissement de ligne lors de la copie. P. 72, l. 406, *deinde* est inacceptable, surtout placé devant deux points ; *quique* donné par les manuscrits est bien préférable. P. 78, l. 506, fallait-il corriger le nom de l'évêque de Constantinople transmis par les manuscrits *Atticus* en *Nestorius*, comme l'ont fait Sirmond, Florez et Garzón? Il n'est pourtant pas impossible qu'Hydace ait été mal informé des affaires théologiques de l'Orient, comme le suggère A. Tranoy (t. II, p. 70).

La traduction n'est pas irréprochable. P. 46, l. 81, « con un pacto de paz desleal » traduit la leçon de *B F infida*, alors que le texte propose la correction de Garzón : *in foedera*. P. 48, l. 122, *V Kal. Augustas* est le 28 juillet et non le 27. P. 52, l. 164, *cum adsertore eodem professionis suae subscriptione condemnant* signifie que les évêques condamnent l'hérésie de Priscillien « en même temps que celui qui la soutenait, en signant leur profession de foi », ce qui se réduit ici à « con el mismo testimonio de su profesión ». P. 60, l. 277, *in aede Memoriae*, « en el monumento del Sepulcro » n'est pas clair, surtout qu'il n'y a rien dans le *Commentaire*. N'est-ce pas plutôt, comme le veut A. Tranoy, le temple de la Mémoire? P. 62, l. 295, *cum eodem auctore adamantino ueritatis malleo contriuit* est rendu par « al mismo escritor de acero con el martillo de la verdad », alors qu'il est clair qu'*adamantino* s'accorde avec *malleo*. P. 70, l. 401, *patricius* est inexactement traduit par « noble ». P. 76, l. 485, *comitatum* désigne, comme toujours à l'époque, la cour impériale, et non pas « le comte ». P. 98, l. 782, les mots *aetatis suae XXXVI et regni XXXI* sont omis dans la traduction. Immédiatement après, *Maximus ex consulibus* ne signifie pas « uno de los consules », mais « ancien consul », le pluriel se justifiant par le fait que Pétronne Maxime avait été consul deux fois, en 433 et 443.

Le Commentaire est utile et intéressant, ce qui ne veut pas dire qu'il soit toujours suffisant. Non, certes, qu'il faille être exhaustif. Mais, par exemple, on aurait aimé que les lignes 233-240 (l'entrée des Barbares en Espagne) fussent un peu mieux mises en valeur, ne fût-ce qu'en donnant la référence (14, 21) au texte d'Ezéchiel cité par Hydace. P. 150, le commentaire à la ligne 266 du texte est une excellente justification de la leçon *actorum*, alors que c'est *auctorum* qui est adopté, et qui n'a aucun sens. Le plus grand mérite de ce commentaire consiste dans les références aux autres chroniques. En définitive, voilà un ouvrage qui n'est pas sans mérite — même

si j'ai surtout souligné les points faibles, mais qui complète, plutôt qu'il ne remplace l'édition d'A. TRANOY.

Marc REYDELLET.

Liber minor de coitu, tratado menor de andrologia, anonimo salernitato. Edicion critica, traduccion y notas, par Enrique MONTERO CARTELLE : Universidad de Valladolid, 1987, 138 pages.

Tenant la promesse qu'il avait faite en éditant le *Constantini liber de coitu*, E. MONTERO CARTELLE publie aujourd'hui le *Liber minor*, livre anonyme, d'origine salernitaine. Il se propose encore d'éditer, toujours selon la même méthode, le *De conceptione* et le *De sterilitate*, attribués tous deux à Arnaud de Villeneuve. Son projet d'ensemble est de distinguer dans cet ensemble de traités médicaux ce qui appartient à Constantin, ce qui appartient à Arnaud et ce qui est anonyme (cf. *R. É. L.*, 62, 1984, p. 471-472).

D. GOUREVITCH.

Histoire littéraire.

Monique CRAMPON, *Salve Lucrum, ou l'expression de la richesse et de la pauvreté chez Plaute* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 319 ; Centre de recherches d'histoire ancienne, vol. 63) : Paris, Les Belles Lettres, 1985, 368 pages.

L'auteur, dans une première partie, procède d'abord à un inventaire des termes qui expriment richesse et pauvreté chez Plaute ; pour la première, *pauper*, *egere*, *inops*, *mendicus* ainsi que *parasitus*, pour la seconde, *diues*, *opulentus*, *locuples* ainsi que des mots « appartenant à d'autres champs » allant de *rex* à *argentum* et *pecunia*. M. CRAMPON prévient que l'établissement d'une pareille liste suppose une certaine part d'arbitraire et de subjectivité (de fait, on s'étonne de certaines absences comme *nummus* ou *peculium*). En s'inspirant de la méthode d'analyse dite « sémique » de B. POTTIER, l'auteur entreprend ensuite de dégager le sens de ces termes à partir des seuls contextes plautiniens en s'interdisant tout recours à la littérature postérieure. Les contextes plautiniens doivent permettre de reconnaître des « sèmes constants », unités de signification que le mot comporte toujours et des « sèmes virtuels », sens suggérés de façon variable et révélateurs de la pensée de l'auteur, du personnage ou des spectateurs. Je ne saurais, ici, entrer dans le détail (tout au plus je signalerai, p. 35, un contresens d'interprétation sur *Trinummus*, 373, qui n'associe pas à pauvreté « scrupule excessif », mais « prodigalité »). En réalité, l'analyse sémique peut-elle s'appliquer en dehors d'une langue vivante et ne suppose-t-elle pas la possibilité de produire un grand nombre de contextes? Est-ce vraiment à partir des quatre occurrences plautiniennes de *pauperies* ou de *locuples* qu'on peut retrouver le sens de ces mots? Si, p. 113, M. CRAMPON ne connaissait pas antérieurement le sens du mot *diues*, comment le tirerait-elle, comme elle le prétend, du rapprochement d'*Aululaire* 214 et 226 : *Scio* [*aetatem tuam*] *esse grandem, item ut pecuniam* et *Venit hoc mihi... in mentem, te esse diuitem?* On pourrait aussi bien en déduire que le mot signifie « vieux », et l'auteur